

Elles auront l'air vaches !

Autor(en): **Ozaire, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 32

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES FEMMES SUISSES ET LES PAYSANNES VAUDOISES

MOUS les milieux féminins sont en effervescence, d'un bout à l'autre de la Suisse.

— Comment, c'est la grève, une grève féminine qui se prépare ? Celle des ménagères, des mères de famille, des employées de banque ou de magasin, des ouvrières de fabrique ? Mais où donc allons-nous ? On n'a jamais vu ça... les femmes en grève !

— Non, non, rassurez-vous. Les ménagères sont à leur poste ; les ouvrières à leurs machines et les patronnes à leur caisse. L'effervescence dont nous parlons n'a rien de révolutionnaire, elle ne vise qu'à préparer « la Saffa », en marge de tous les travaux féminins.

— La Saffa ? Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— C'est la future exposition suisse du travail féminin, en allemand, Schweizerische Ausstellung für Frauen Arbeit, dont on a fait, pour abrégé : Saffa.

Entreprise énorme dont peuvent se faire une idée ceux qui, chaque année, organisent le Comptoir suisse ou prennent part, ici ou là, à toute autre exposition partielle de quelque lauréat humain. Et la participation de la femme est si grande à ce labeur ininterrompu et elle s'exerce dans tant de directions et touche de si près à toute l'économie du pays qu'on s'étonne que l'idée ne soit pas née plus tôt.

Cette exposition-là, la première du genre, englobera donc toutes les activités féminines et comprendra douze grands groupes. Elle aura lieu à Berne, en 1928.

Pour réaliser cet effort colossal, une somme de 800,000 fr. est nécessaire, dont 200,000 ont été trouvés dans l'espace de sept mois sous forme de parts de vingt-cinq francs, nominales ou collectives.

Chaque canton organise, comme il lui plaît, sa participation à l'effort commun en tenant compte des idées directrices venant de Berne ; chaque groupe, à son tour, s'ingénie à trouver la meilleure manière d'être représenté et, là encore, il y a lieu de croire que l'exposition réserve des surprises, qu'elle aura un caractère tout à fait spécial, non pas celui du « déjà vu » qui nous étreint dans toutes les manifestations semblables.

De quelle manière l'agriculture vaudoise allait-elle être représentée. C'était un gros souci, car, alors que le travail féminin est apparent dans les arts, dans les métiers, dans l'industrie de l'économie domestique et dans la littérature, celui de la paysanne est lié à celui de l'homme, dans son exécution comme dans ses résultats.

C'est alors que naquit l'idée d'un film agricole, celui dont aujourd'hui chacun parle, à la ville comme à la campagne et bien ailleurs que dans le canton de Vaud.

Ce film est, lui aussi, en voie d'exécution et dans tous nos districts l'intérêt s'éveille autour de sa facture en même temps que se révèlent beaucoup de bonnes volontés.

Mais si l'idée première du film est essentiellement féminine, sa réalisation doit devenir une entreprise d'un intérêt général.

Dès le 1er août, et durant tout le mois, une collecte autorisée par le Conseil d'Etat bienveillant se fera dans tout le canton en sollicitant de chaque donateur la minime somme de vingt-cinq centimes. Les cartes de dix francs sont à recommander aux Sociétés masculines agricoles à la prospérité desquelles la femme collabore aussi directement, aux Sociétés de laiterie (tous les ustensiles étant lavés par les femmes des sociétaires), aux Sociétés d'agriculture et syndicats de tous genres (auxquels tant de femmes veuves sont affiliées), comme à toutes les Associations viticoles ou horticoles qui groupent les travailleurs de la terre.

L'agriculture étant la force d'une nation, tout ce qui se fait en sa faveur et pour la mettre en valeur, renforce l'amour du sol natal, et cet amour grandit celui qui s'y abandonne. Le film agricole vaudois n'est que la glorification du

travail des champs. Paysan, mon frère, l'occasion t'est donnée de mettre en valeur, sur l'écran, par la magie du cinéma et pour le plaisir de tes Confédérés, les beautés incomparables de ta petite patrie, ton lac, tes montagnes, tes vallées, tes chalets et tes bois ; donne ton obole joyeusement pour le film de la « paysanne au travail » ; ce sera reconnaître aux yeux de toute la nation, la collaboration qu'apportent à son économie générale ta femme et tes filles.

(Terre Vaudoise.) A. Gillibert-Randin.

ELLES AURONT L'AIR VACHES!

NE croyez pas que je plaisante, Mesdames et Mesdemoiselles, c'est très sérieux ; la Mode, la Sainte Mode, veut que, désormais, vous ayez l'air vaches ! Oh ! Ne vous indignez pas, je vous en prie ! Il n'y a aucune injure, ni aucune offense, à s'entendre comparer à l'animal le plus utile, le plus doux, le plus intelligent et le plus sympathique qu'il soit ! Ce sont, très probablement, ces considérations qui ont amené les créateurs de la Mode, à mettre sur le marché des manteaux de fourrures de vache. Eh ! Oui ! Je n'invente pas, j'ai vu cela en vitrine chez un honorable fourreur de la rue de Bourg, où vous pourriez vous aller rendre compte, du visage de vos yeux charmants, que je ne vous dis pas une blague !

Dorénavant, on portera la vache, comme on portait la loutre, la taupe ou le léopard. Les snobs diront à leur dulcinée : « Très chère ! Vous êtes délicieusement vache, aujourd'hui ! » Et la très chère rougira de plaisir ! En voyant passer quelque élégante vedette de la Mode, on ne dira plus : C'est une jolie poule ; on dira : « Quelle belle vache ! » Et nous, nous, les hommes, ce sexe lourd et laid, nous en serons tout bœufs !

Pour moi, je trouve que ce n'est pas bœuf de tirer ainsi parti de la peau de la vache ; et, je ne dirai pas, comme un mauvais plaisant, en contemplant le manteau précité : « La Mode s'avachit ! » Il y a décidément des gens qui ne veulent pas évoluer avec le progrès ; pourquoi donc, les dames seraient-elles plus ridicules de ressembler, de loin, à des vaches, plutôt qu'à des chèvres, des taupes ou des léopards ?

Et, les vaches, ces bonnes et utiles amies de l'homme et du taureau, ce qu'elles vont rire et bondir de plaisir, en voyant la Mode les faire revivre après leur mort ! Pierre Ozair.

A PROPOS DE L'ABBAYE

POUR cette année, elles sont toutes finies : celle de Brenens, celle de Champigny, celle de Duarens, celle de Ducherens qui a fêté son quatre-vingtième anniversaire... Enfin toutes. Les fusils sont silencieux et paisibles, les robes, dans les armoires, méditent sur la fragilité des plaisirs de ce monde, les brisseries sont mangés et tû l'écho des discours et des fanfares. Quant à ce jour malheureux qu'on appelle la St-Capot et qui suit immédiatement toutes les fêtes, personne n'y pense plus.

Je ne crains pas, cependant, de venir parler de l'abbaye, sachant que ce sujet plaît toujours à mes concitoyens et que si, par hasard, quand on en parle, l'un d'eux reste sombre et absorbé, il faut le tenir pour un pauvre malheureux, candidat à l'hypocondrie. Pourtant, il y a pas mal de gens qui, lorsqu'on leur parle d'abbaye, hochent la tête d'un air chagrin, et on ne peut pas leur donner tort à fait tort. Il y a, dans toutes ces abbayes, de ces choses qui ne plaisent pas beaucoup : des garçons qui ont trop bu, des filles qui se font trop remarquer, des disputes, des mots qu'on n'aime pas entendre... Oui, c'est bien dommage, mais que voulez-vous, c'est l'envers de la fête, le côté non réglé et organisé, le côté non patriotique. L'abbaye, dans l'idée de ses organisateurs, est une fête grave et digne, dont il convient de parler sans légèreté. D'ailleurs, que voulez-vous leur donner à la place, aux habitants du village ?... Le théâtre, le concert, le cinéma sont inexistantes pour eux.

L'hiver dernier, il est vrai, la Société de développement a fait donner, à la grande salle, deux belles conférences, l'une sur les maladies des lapins, l'autre sur les meurs des Patagons. Mais cela ne suffit pas pour changer les idées... Naturellement, si on disait aux jeunes gens que l'abbaye est une fête grave, ils feraient des yeux tout ronds. L'abbaye, pour eux, c'est vive la joie, les flonflons, la danse, les rires, les carrousels, les roses en papier et les amourettes. On n'y peut rien, les jeunes gens sont comme cela depuis si longtemps qu'il semble impossible de les changer... On a beau leur répéter qu'ils doivent prendre la vie au sérieux et qu'on n'est pas dans ce monde pour s'amuser, c'est comme si on sermonnait un écreuil en lui disant de ne pas tant gambader. Ce qui est curieux, par exemple, c'est que, pour l'abbaye, les papas, les mamans, les grands-papas, les grands-mamans, les vieilles tantes, tout ce monde rajeunit à qui mieux-mieux, oublie ses soucis, ses rhumatismes et ses lunettes... On a parole, devient aussi frétilant que la volée qui est sortie de l'école à Pâques. Cela crée une ambiance si particulière, qu'un Papou ou un Malais, arrivant en ligne directe de son pays natal, ne manquerait pas de dire, en déposant ses papiers : Tiens, tiens, on voit que vous préparez l'abbaye !... D'abord, ce sont les exilés qui, des quatre points cardinaux, rejoignent le village natal. Au mois de février, déjà, les mamans, les fiancées, les bons amis n'ont pas manqué de leur écrire : L'assemblée de l'abbaye a décidé qu'elle se ferait les neuf, dix et onze juillet, ne pourrais-tu pas t'arranger pour venir ? Et ils se sont arrangés. Pour l'abbaye, on s'arrange toujours. Il y a Evelyne Tauxe qui est femme de chambre à Paris, Ulysse, qui est douanier aux Verrières, le fils à Marc, qui est régent à Brenay... Alors, vous comprenez quelle animation cela donne, quel entrain... Et puis, il y a cet insolite affaïrement de la population : le charpentier qui cloue le plancher et remplit le village de ses coups de marteau, le régent qui enseigne les chœurs patriotiques, la couturière qui fait les robes, les ménagères qui font les brisseries, les demoiselles qui font des roses en papier, le pasteur, dont l'air préoccupé indique nettement qu'il bichonne un beau sermon... Et puis, voilà la mère Mercet qui, avec un vieux couteau, ôte la mauvaise herbe entre les pavés devant chez eux.

— Hé, Mère Mercet, dit Auguste en passant, ne savez-vous pas verser de l'eau bouillante dessus ? vous auriez bien meilleur temps.

La mère Mercet lève la tête, regarde par dessus ses lunettes.

— Tu comprends, mon garçon, dit-elle, que j'ai l'habitude de faire comme ça... depuis ma première abbaye, que j'avais seize ans, j'ai toujours fait comme ça, alors, ce n'est plus la peine de changer de méthode...

Cette toilette du village, voilà qui nettement indique l'abbaye. On balaie les moindres recoins, on range les outils qui traînent, on raperchie les échelles, on ratisse les sentiers... Et dans les maisons !... De la cave au grenier, je vous dis... Toutes les pièces, tous les corridors, tous les cagnards !... J'ai même vu l'Augustine qui récurait la cage à poulets... Passez-vous dans la rue, vous entendez partout le crissement de la brosse de risette, et regardez-vous par les fenêtres, vous voyez, sur les tables, et les jambes en l'air, tous les tabourets... Et les conciliabulés au coin des rues !... Si vous voyez le syndic arrêté à causer avec l'agent de police, ils parlent de l'aménagement de la grande salle en cas de pluie, si vous voyez le père Bessat et le vieux François qui, à eux deux comptent cent soixante-trois années, ils remuent les souvenirs d'anciennes abbayes...

— Te rappelles-tu, François, en soixante-neuf, cette abbaye où il avait tant plu ?

— Pardine, au banquet on ne réussissait pas à finir la soupe à cause que les assiettes se remplissaient à mesure.

— C'est que, dans ce temps-là, la cantine n'était pas couverte.

— Ma foi non, on n'avait pas tous nos goûts-goûts comme ceux d'à présent, on nous donnait